

"Toute l'Amérique alors!!
Déjà Kristophe
Kolomb aurait
mieux fait
de se tenir
tranquille"



L'ŒUVRE

25, Rue Royale (8°)
TÉLÉPHONE : ELYSÉE 43-45 & 43-46
APRÈS 21 HEURES : GUT. 76-63

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS :
Paris 20 fr. 10 fr. 5 mois
Départ. 24 fr. 12 fr. 6 fr.
Etranger .. 36 fr. 18 fr. 9 fr.

COURRIER DE PARIS

TOUJOURS ELLE

Turenne dormait sur un canon. Mais nous, en pleine horreur de guerre, nous avons eu récemment un Congrès du Livre. Cela ne manque pas de noblesse. Heureuse initiative d'ailleurs, et qui unit élogiquement le point de vue matériel aux considérations morales. Embellir l'impression, organiser les diffusions, protéger les droits, et sauver en même temps la dignité et le renom de nos œuvres des contrefaçons et des supercheries trop prospères de cette Allemagne qui préparait sa guerre même en nous attribuant toute une littérature de vile décadence, c'est une œuvre aussi, et à laquelle applaudiront tous les écrivains, ceux-là mêmes qui ne furent pas de la chapelle ou de l'espèce connue comme la plus irritante.

Il faut cependant révéler ici un autre danger. Il est excellent, certes, et paternel, de protéger l'établissement et la réputation des livres modernes. La production est telle qu'il s'agit en effet de reconnaître les siens. Pourtant, les amis de tous ces livres d'aujourd'hui ou de demain ne peuvent s'empêcher de songer à tant de livres d'hier. Or, d'un si atroce modernisme, cette guerre n'a pas nui à tant de livres du passé. Il se trouve, bien au contraire, que jamais à ce point ils n'ont été glorieux et en honneur. Jamais on n'a demandé autant les *Provinciales*, les *Maximes*, *Corneille* ou *Sévigné* ; et, pour ces Pâques, j'ai vu donner hier « l'originale » des *Essais*. Soit respect et culte redoublé de France, soit exquise délicatesse intellectuelle, soit besoin d'un dérivatif ou d'un soutien d'élite, jamais on n'a recherché avec cette ferveur les éditions anciennes ou d'une réimpression classée. Théâtre, poésie, roman, philosophie, mémoires, le bibliophile poursuit à cette heure tout ce que consacrent Solenne, Viollet-le-Duc, Rochebelle, Compulpe Brunet, Barbier et Quérard. L'ambitionne les reliures d'époque, les « conditions » authentiques, les *ex-libris* qui constituent une noblesse, laquelle a son d'hozier aussi ; et, dans une apparence de manie, rien en réalité n'est plus éclairé que ce luxe, plus touchant que cette fidélité. Aujourd'hui précisément ils prennent d'ailleurs comme une particulière signification, excellentement parisienne et française, très supérieure à l'empire d'un snobisme, et à cet égard l'intime sentiment du lecteur me comprendra.

Mais ces livres anciens, qui sont eux aussi de notre histoire et de notre héritage national, ou palpitent et revêtent les feuillets jaunes et à travers les siècles, avec l'âme de leur auteur, quelque chose de tant d'âmes d'ici qui se sont émues à les lire, où en chercher, où en trouver encore ? La vérité est qu'ils se font désirer et rares de plus en plus. Si, depuis longtemps, la boîte miraculeuse du quai n'est plus qu'un leurre humide, naguère au moins des libraires méritants et de tout repos réussissaient encore à faciliter le sourire du bon connaisseur, à se ravitailler, à renouveler même les précieuses aubaines ; mais voici que ce temps aussi s'est éloigné de nous, et la raison vient de m'en être donnée. C'est qu'à la veille même de l'agression infâme une rafle formidable a fait main basse ici sur tous nos vieux livres, depuis les incunables et les Bibles où il n'est point parlé d'un Dieu allemand, jusqu'à la moindre petite pièce de notre grand dix-septième, et cette main, est-il besoin de le dire, c'est la main du Boche. Partout et toujours elle.

Où, sur cette partie encore de nos richesses, de nos souvenirs, de nos goûts français, l'Allemagne avait lancé l'armée de ses courtiers. Ils savaient, ils fouillaient, ils entassaient, ils enlevaient. Et par incessantes et méthodiques et paisibles cargaisons, ce qui n'empêchait pas de préméditer le crime des sous-marins, le tout était embarqué à destination des jeunes universités d'Amérique, en mal de bibliothèques. Il s'agissait d'obéir à tous les généraux milliardaires qui voulaient tous les classiques et vieux livres français sur ces rayons tout frais, et avec la plus merveilleuse et cynique adresse, à la barbe fleurie et au nez sans flair de nos meilleurs marchands, le Boche avait opéré. J'ai vu les yeux un exemplaire de l'*Astrée*, avec ses portraits et ses frontispices délicieux, devenu ainsi presque introuvable dans le pays même de d'Urfé et du Lignon. In-8, dans son antique veau brun, il est de 1633 et porte les noms si évocateurs d'Antoine de Sommerville et d'Augustin Courbé.

Mais, haut perchée, à l'intérieur, cette étiquette : « Oswald Weigel, Antiquariat, Leipzig. » Suggestif, humilant, irritant voisinage. Le dévaliseur a tenu à signer. Comment, malgré lui, cet *Astrée*, cinq gros volumes, a-t-il pu regagner sa patrie ? Quel miracle a ramené cet exilé ? On ne sait. Mais les livres ont leur destin, et celui-là, il m'a semblé l'aimer encore mieux, pour tout ce qu'il a enduré entre ces mains-là.

Quoi qu'il en soit, un peu plus de défense s'impose. On surprendrait plus d'un Français, honnêtement excellent, si on lui révélait qu'à cette heure même ce procédé de la Kultur perse, sous pavillon de Bâle et de Zurich. C'est une vérité cependant, et pour peu qu'on se contente ici, comme toujours, d'une plainte ou d'un mot spirituel, il y aura de vieux livres français partout, excepté en France.

Dans le plus intelligent et précieux égoïsme, certains pays ont prohibé la sortie et la naturalisation étrangère de leurs chefs-d'œuvre. Aussi bien, volés et pillés, et en temps de paix même, il y aurait quelque sagesse pratique à y songer à notre tour. Comme les tableaux, les gravures, les statues, les tapisseries, les livres de notre passé méritent bien une protection aussi, et j'aurais aimé un Congrès du Livre utilement respectueux et soucieux du sort de ces ancêtres. Quelques-uns ont un prix inestimable ; mais tous également ont une persuasion, une douceur, un charme à part, quand on les approche, les fréquente, leur demande un conseil ou une joie. Sur les vieux livres, et même en marge des vieux livres, on a écrit bien des choses exquises. Mais, quoi qu'on écrive, dise ou fasse, on sera toujours en reste avec de tels amis. Et se soucier d'eux, fût-ce à cette heure, ne serait pas indigne du pays qui, dans l'Année Terrible même, ne négligeait pas l'anniversaire de Molière !

Alexandre Hepp

Un quart de pinard

Un officier, qui arrive du front, raconte cette histoire qui date d'hier :

Le secteur est relativement calme pour l'instant, mais c'est le plus cafardeux du front. Les tranchées sont tenues par des pépères résolus, mais qui pataugent dans la boue, dans l'eau jusqu'au ventre, qui vivent dans leurs trous une vie de misère inimaginable ; peu à peu, ils sont arrivés à un machinisme résigné, se désintéressant de tout ce qui n'est pas immédiat, attendant les événements avec une philosophie d'hommes qui en ont trop vu. Le jour où on leur annonçait la victoire et la paix, ils se défendraient de frémir, ils leveront de grands yeux étonnés en murmurant : — Encore un bobard !

Ils font leur métier de soldat en bons ouvriers qui mèneront leur besogne jusqu'au bout, mais il faut avouer que les saisons ont lentement effacé de leurs visages le sourire.

L'autre matin, le capitaine apprît, au poste de commandement du bataillon, que le président Wilson avait parlé et que les Etats-Unis se joignaient aux Alliés. L'officier en congé immédiatement un grand enthousiasme, et il voulut faire partager sa joie à ses soldats. Aussi vite que la vase du boyau le lui permit, il revint aux premières lignes et s'écria :

— Il y a du bon, mes amis ! Les Etats-Unis marchent avec les Alliés... On les aura !

Un grand silence accueillit cette révélation ; les uns hochèrent la tête en disant : « Oui... peut-être bien ! » Les autres répétaient : « Les Etats-Unis... en Amérique ?... »

Le capitaine leur expliqua tout l'avantage d'une si belle alliance, et mieux, tout le réconfort moral que pouvait donner aux Français le soulèvement d'un des plus grands peuples du monde décidé à punir les Boches.

Alors, à ce moment, un « quatre brisques » tourangeau prononça cette simple phrase : « Peut-être bien qu'on pourrait arroser ça avec un quart de « pinard » supplémentaire ? on se rendrait compte tout de suite que c'est une bonne nouvelle. » — D.

BLAME A LA CENSURE

M. Emile Constant, député de la Gironde, écrivait, le 4 mars dernier, au ministre de la guerre, pour se plaindre de certains des agents de la Censure qui, poussés par un zèle intempestif, interdisaient aux journaux de X... toute critique à l'adresse du gouvernement et avaient, notamment, supprimé des articles où il était dit que la présence de M. Albert Thomas aux réunions du Congrès socialiste était regrettable.

Le ministre vient de répondre à M. Emile Constant qu'il n'y avait, en effet, pas lieu de supprimer les passages signalés et que l'observation en avait été faite à la commission de la Censure.

Courrier de Londres

Le ministère des six nations

Notre époque étant fertile en grands événements, il en est parmi eux qui passent inaperçus. Nous sommes blasés. On ne s'explique pas autrement la remarquable indifférence du public à l'égard du cabinet des six nations qui siège à Londres depuis le 20 mars.

Six nations ? Ma foi, oui. A ce cabinet de guerre sont représentés, outre le Royaume-Uni, le Canada, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, Terre-Neuve et l'Inde. Il n'y manque que l'Australie, pour cause de fermeture momentanée. Depuis le 20 mars, l'unité politique de l'Empire britannique est chose réalisée. Et ce n'est pas une bagatelle dans l'histoire du monde.

Sir Robert Borden, premier ministre du Canada, vient de donner, à un dîner parlementaire, de fort intéressants détails sur le fonctionnement de ce nouveau gouvernement impérial. Je cite :

Pour la première fois dans l'histoire de l'Empire, il siège à Londres deux cabinets, tous deux régulièrement constitués et exerçant des pouvoirs bien définis. Le premier ministre du Royaume-Uni les préside tous les deux. L'un d'eux est désigné sous le nom de cabinet de guerre et se consacre principalement aux questions relatives à la conduite de la guerre qui concernent avant tout le Royaume-Uni. L'autre, désigné sous le nom de cabinet de guerre impérial, a un objet, une compétence et un personnel plus étendus. A ses délibérations ont été convoqués des représentants de tous les Dominions autonomes de l'Empire. Nous nous y rencontrons sur un pied d'égalité sous la présidence du premier ministre du Royaume-Uni ; nous nous y rencontrons comme des égaux, bien que la Grande-Bretagne préside, *prima inter pares*. Les ministres de six nations sont assis autour de la table du conseil, tous responsables devant leurs Parlements respectifs et devant les pays qu'ils représentent.

Ira-t-on plus loin ? C'est probable. Sir Robert Borden voit dans cette innovation politique la naissance d'une nouvelle et plus grande République impériale. (*Imperial Commonwealth*). Le général Smuts, parlant après lui, a précisé ce rêve. La forme future de la Constitution impériale est à trouver. Le Boer est aussi favorable à l'idée que le Canadien :

Tout ce que nous voulons, dit-il textuellement, c'est le maximum de liberté, le maximum de développement autonome pour les jeunes nations de l'Empire, et un appareil politique qui maintienne à l'avenir toutes ces nations réunies.

Ainsi viennent de s'ouvrir pour nos alliés les plus vastes perspectives. Dès maintenant l'unité politique de l'Empire est agissante. Le cabinet impérial défini par sir Robert est en train de coordonner l'effort de guerre de toutes les nations britanniques, de préparer les conditions de paix requises par l'intérêt de l'Empire, d'esquisser le futur régime douanier et celui des transports maritimes. Les Russes ne sont pas seuls à avoir fait une révolution.

Philippe Millet

L'avant-garde américaine de l'air

Des nouvelles annoncent le recrutement prochain d'une armée américaine de 500.000 hommes. Ils la voient déjà organisée et transportée — du moins partiellement — en Europe.

Il convient de n'admettre ces informations qu'avec beaucoup de circonspection. Nous estimons que l'organisation d'un corps expéditionnaire — serait-il seulement de 100.000 hommes — demanderait d'abord beaucoup de temps. D'autre part, son transport impliquerait des difficultés sur lesquelles nous n'insisterons pas.

Mais, en attendant, nous considérons comme très réalisable, parmi les concours presque immédiats que les Etats-Unis peuvent nous procurer, celui d'une flotte aérienne.

Je ne sais ce que vaut cette information cueillie hier par certains journaux :

New-York, 6 avril. — Deux à trois milliers de volontaires se sont déjà présentés pour contracter un engagement dans les escadrilles d'aviation américaines qui serviront en France.

En tout cas, l'idée de l'envoi d'une pareille avant-garde est à considérer. Avec le sens pratique qui les caractérise, il est certain que les nouveaux bellérophonts peuvent, en l'espèce, nous être d'un grand secours.

Instruits par nos expériences souvent malheureuses, ils ne commettront pas les mêmes erreurs.

[3 lignes censurées]

Les règles de la guerre aérienne sont maintenant connues et les qualités que doivent posséder les appareils pour permettre à l'aviation de jouer le rôle qui lui incombe en découlent naturellement.

Nos amis d'Amérique me permettront de les synthétiser ici, à leur intention :

1°) Barrage : interdire à l'ennemi l'incursion dans les lignes armées : avions très légers, très rapides, armés de plusieurs mitrailleuses ; monoplace.

2°) Poursuite et destruction des avions et aéronefs ennemis.

Avion très rapide, mais en même temps puissant. Biplane avec un canon et une mitrailleuse.

Ce même avion ira jeter quelques bombes sur les villes ennemies pour produire un effet moral, de jour ou de nuit.

3°) Missions de champ de bataille :

Avant la bataille : reconnaissances photographiques du front. — Repérages. Bombardement d'usines dans la zone du front (Briey-Dillingen) de jour et de nuit.

Pendant la bataille : réglage du tir — attaque des convois et troupes en marche, trains (destruction des locomotives) gares de ravitaillement, dépôts de munitions, bivouacs et cantonnements de repos ; de jour et de nuit.

Après la bataille : poursuite ininterrompue ; embouteillage des voies ferrées par tir sur les locomotives, et des routes par tir sur les convois, attaque des positions de repli pendant leur armement.

Missions remplies par des escadrilles de très gros avions qui emporteront un fort armement pour la défense en même temps que les armes et instruments nécessaires pour leur accomplissement.

L'Œuvre, qui va partout, portera ce programme au-delà des mers.

Et si d'aventure quelque officier de liaison de rang plus ou moins élevé, bravant les sous-marins boches, devait se rendre à Washington, oserai-je le prier de l'emporter avec lui ?

Général Verraux

AUJOURD'HUI DIMANCHE

Pâques.
Les journaux à quatre pages.
Les théâtres, concerts et cinémas sont ouverts.
Les pâtisseries, confiseries et chocolateries sont ouvertes.
Arrêt des transports publics à 11 heures.

LES ETATS-UNIS EN GUERRE

PROCLAMATION DE M. WILSON au peuple américain

Levée de 500.000 hommes

M. Wilson vient d'adresser au peuple américain deux manifestes. Le premier règle les moyens à employer pour faire passer l'armée sur le pied de guerre.

Les principes qui trouvent leur expression dans les mesures législatives présentées par le département de la guerre aux comités militaires du Sénat et de la Chambre des représentants ont mon entière approbation, et leurs détails spécifiques sont l'expression des conseils judicieux des officiers du département de la guerre. Les mesures présentées proposent de lever les forces nécessaires pour faire face aux dangers actuels, en mettant l'armée régulière et la garde nationale sur le pied de guerre et en y ajoutant les forces supplémentaires qui seront nécessaires, de sorte que l'armée nationale comprendra trois éléments : armée régulière, garde nationale et forces dénommées additionnelles, dont la levée des premiers 500.000 hommes sera décrétée immédiatement.

D'autres contingents de même importance seront levés ultérieurement selon les besoins. Pour que toutes ces troupes forment une seule armée, le temps de service des trois groupes sera le même ; il sera fixé pour la période de danger. Les hommes nécessaires pour l'armée régulière et la garde nationale seront obtenus, comme c'est le cas maintenant, par des engagements volontaires, jusqu'à ce que le président estime qu'un système de conscription combiné avec le tirage au sort soit désirable. Cependant, les forces additionnelles seront levées par le tirage au sort parmi les hommes de dix-neuf à vingt-

La bataille dans les airs

(Communiqué officiel britannique de 20 heures 30)

Nous avons réalisé cette nuit, vers SAINT-QUENTIN, une avance sur de nombreux points entre SELENCY et JEANCOURT, et atteint les abords de FRESNOY-LE-PETIT.

Grande activité des deux artilleries au cours de la journée, vers ARRAS et dans le secteur d'YPRES.

L'aviation s'est montrée très active dans la journée et la nuit du 5 au 6. Nos pilotes n'ont pas cessé de harceler les communications et de rechercher les avions de combat de l'ennemi jusqu'à une grande distance à l'intérieur des lignes.

De vastes étendues de territoire jusqu'à plusieurs kilomètres à l'arrière ont été photographiées. Plus de dix-sept cents vues ont été prises.

Pendant toute la journée, nos aviateurs ont poursuivi leur travail, en liaison avec l'artillerie, sans éprouver d'autre gêne que celle résultant des conditions atmosphériques, en dépit des efforts répétés de l'ennemi pour faire obstacle à l'exécution de leur tâche importante.

Outre un grand nombre d'opérations secondaires, dix-sept expéditions de bombardement ont été effectuées avec succès fort en arrière des lignes allemandes, sur des aérodrômes, dépôts de munitions et lignes de chemin de fer.

Plus de huit tonnes d'explosifs ont été jetées. De nombreux et durs combats ont été livrés entre formations importantes.

Vingt-huit de nos appareils ne sont pas rentrés ; un grand nombre d'entre eux ont été abattus en combats aériens sur territoire ennemi.

L'adversaire a subi, de son côté, de très lourdes pertes. On a vu un aviateur tomber de son appareil qui, désarmé, s'est abattu en ville. Un autre combat s'est livré à si courte distance qu'on a vu l'aviateur allemand projeté en avant et son appareil piquer, désarmé. On a constaté la chute de quinze avions allemands qui sont venus s'écraser sur le sol. Trente et un autres ont été contraints d'atterrir avec des avaries. Un très grand nombre de ces derniers ont dû être entièrement détruits. Deux ballons allemands ont été, en outre, abattus en flammes.

Les mesures législatives n'essaient pas de résoudre la question politique et militaire permanente pour le pays, surtout parce que, dans ces temps d'anxiété, nous ne pouvons pas nous former une idée nette de nos besoins militaires permanents et du meilleur moyen d'organiser un système militaire judicieux pour le temps de paix.

Le monde espère que, lorsque la guerre européenne sera terminée, des dispositions pourront être prises pour résoudre les nombreuses questions qui, jusqu'à présent, ont semblé nécessiter l'armement des nations, et que, par quelque moyen logique et juste, la paix du monde pourra être maintenue par la coopération des forces des grandes nations, comme on la jugera nécessaire pour préserver la paix et la liberté du monde. Lorsque ces dispositions pour la paix du monde seront prises, nous pourrions déterminer nos besoins militaires et adapter notre préparation militaire au génie du monde organisé pour la justice et la démocratie.

Les mesures législatives actuelles sont donc adaptées à la situation présente, mais elles sont établies sur des bases qui nous permettront de continuer à l'appliquer en tout ou en partie lorsque la crise actuelle sera passée.

Provisoirement, et en attendant l'établissement d'un système plus général, les Etats-Unis s'en tiendront au recrutement volontaire basé sur une sélection s'inspi-

rant de la situation personnelle et des aptitudes des citoyens américains.

Le statut des étrangers

Dans son second manifeste, M. Wilson juge la situation des étrangers aux Etats-Unis pendant la guerre. On sait l'importance d'une pareille question dans ce pays de grande immigration.

Après avoir exposé le problème et visé les textes des statuts, le Président conclut :

Maintenant, en conséquence, je, Woodrow Wilson, président des Etats-Unis d'Amérique, proclame par la présente à tous ceux qui appartiennent à l'état de guerre existe entre les Etats-Unis et le Gouvernement impérial allemand et enjoins spécialement à tous les fonctionnaires civils et militaires des Etats-Unis d'exercer un zèle vigilant dans l'exécution des devoirs découlant de cet état de guerre, et, de plus, j'en appelle de façon pressante à tous les citoyens américains pour que, en un entier dévouement au pays, ils consacrent ce dévouement basé sur les principes de justice et de liberté à maintenir les lois du pays, à donner de bonne volonté un appui sans réserves aux mesures que peuvent adopter les autorités constitutionnelles pour poursuivre la guerre jusqu'au succès final et obtenir une paix sûre et juste, et agir sous les ordres et en vertu de l'autorité que me confèrent la Constitution des Etats-Unis et les diverses sections des statuts révisés.

Il donne aux étrangers résidant aux Etats-Unis l'assurance formelle qu'aucune atteinte ne sera portée à leur personne ou à leurs biens, tant qu'ils agissent eux-mêmes en conformité avec les lois américaines et dans la mesure où le permettront leur propre sécurité et la sécurité des Etats-Unis.

Gazette alimentaire

LE BEURRE MANQUE

Il faut attendre la belle saison pour en avoir

Il n'y a pas de beurre. C'est un fait que toute ménagère a pu constater. Aux Halles, les arrivées sont de plus en plus maigres. Et les mottes qui viennent de Bretagne ou des Charentes sont débitées au prix de 4 fr. 50 la livre.

Pourtant, ce seul prix en est la preuve, la taxe n'existe plus, officiellement du moins. Officiellement, elle sera supprimée le 15 avril. Mais cette suppression suffirait-elle, dans l'avenir, à nous assurer du beurre ?

Au bureau compétent du Ministère du ravitaillement, on nous a fait les déclarations suivantes :

— Il y a, à cette disette, plusieurs causes. La première, le manque de charbon, qui a arrêté et arrêté encore les quatre grandes laiteries des Charentes.

La seconde, la plus importante : la taxation des fromages. Le paysan n'a plus d'intérêt à faire du beurre. Pour faire un camembert, par exemple, il emploie un litre et demi de lait. Or, au prix où est taxé le camembert, le lait employé à sa fabrication est payé soixante centimes le litre. Et il reste encore le petit lait qui est utilisable. Jamais le lait employé pour le beurre ne lui a rapporté ce prix.

Par conséquent, le paysan fabrique du fromage tant qu'il peut. Il y a surproduction. Dans les réserves, aux Halles, il y a la valeur de deux jours d'arrivée de fromage.

Le jour où la taxe sera supprimée, le paysan n'aura plus d'intérêt à ne pas faire de beurre. Enfin, ajoutez que la belle saison permettra d'envoyer aux pâturages des bêtes qui fournissent beaucoup plus de lait. Et c'est là l'essentiel. A ce moment, soyez certain qu'on aura du beurre.

Acceptons-en l'augure, et osons l'espérer.

Crainquebille

A l'Hôtel de Ville

CONSEIL GÉNÉRAL

L'approvisionnement du département de la Seine

Au nom de la commission de l'approvisionnement, M. Ambroise Rendu a fait voter, hier, différents vœux ayant trait au ravitaillement du département de la Seine. C'est ainsi, notamment, que le Conseil général demande que, la zone de charbon attribuée étant défavorable au département de la Seine, il y soit remédié en y joignant quelques mines du Centre reliées à Paris par voie fluviale.

Les films immoraux

M. Vendrin, en fin de séance, a posé une question au préfet de police pour lui demander quelles mesures il a prises pour donner suite aux vœux du Conseil général tendant à réprimer dans les cinémas les abus des films policiers et criminels.

Le préfet de police a répondu qu'il n'avait pas eu besoin de prendre un arrêté, parce que depuis près d'un an il a institué une sorte de jury chargé de la censure des films. Cette institution a donné de si bons résultats que le ministre de l'intérieur l'a transformée en organisme d'Etat. 198 œuvres ont été rejetées comme immorales. Elles représentaient près de 200.000 mètres de films, ayant coûté 30 francs par mètre à établir. Parmi ces œuvres, 75 étaient d'origine française et équivalaient à 75.000 mètres de films.

M. Vendrin s'est déclaré satisfait.

NÉCROLOGIE

M. Georges Louis, ancien ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, grand-officier de la Légion d'honneur, est mort, la nuit dernière, en son domicile de la rue de Sournon.



Littérature et poésie

Voici une petite histoire pour notre service de la propagande en pays neutre.

A Genève, deux journalistes sont aux prises, fortement accrochés depuis le début de la guerre. L'un s'appelle Hubacher ; il est germanophile, ce qui est fâcheux, mais il est idiot, ce qui est réjouissant. L'autre s'appelle Willy ; c'est notre « as » parisien.

Or, la semaine dernière, M. Hubacher reçut d'une admiratrice anonyme un sonnet ainsi conçu :

Hélas ! à chaque instant le mal terrible empire. Un cyclone de haine et de férocité. Bouleverse les champs, ravage la cité. A flots coule le sang sous les dents du vampire. Cruautés d'autrefois ! Cet ancestral délire. Honnis soient les bandits qui l'ont ressuscité. Et honte à ceux dont la ouelle surdit. Refuse d'écouter la pacifique lyre.

C'est assez de combats, de fureur et de deuil. Rien ne demeurera si l'on ne s'interpose. Entre les ennemis qu'enivre un même orgueil. Toute raison à la Raison est-elle close ? Impuissante, se peut-il que sur l'apre écueil, Nous laissons se briser notre mal grandiose ?

M. Hubacher trouva ce poème tout à fait joli et l'inséra en bonne place dans son journal.

Après quoi, il apprit, avec tout Genève, que Willy était l'auteur de cet acrostiche, dont le mot, comme il s'en aperçut plus tard, est le suivant : Hubacher crétin.

Eh bien, cette gaminerie montmartroise, mettant les rieurs de notre côté, a produit plus d'effet en Suisse que les bouquins les plus épais, les articles les plus documentés, les plus lourdes conférences.

Et c'est ainsi que Willy, d'un coup d'épingle, a coulé dans les eaux suisses un gros dreadnought allemand.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

L'état fait du commerce

L'Etat fait savoir aux particuliers qu'il est acheteur d'alambics de cuivre rouge.

Mais n'allez pas croire que le cuivre rouge ne manque ou se fasse rare. L'Etat en a beaucoup plus qu'il ne lui en faut.

Lisez, par exemple, la belle affiche blanche que l'administration a fait apposer sur les murs de Cherbourg :

Vente d'objets réformés, le 21 avril 1917

Lot 23 : un chauffe-bains en cuivre rouge.

Lot 28 : 2 bassines cuivre ; 3 casseroles cuivre ; 2 chaudrons cuivre de 40 litres.

Les Cherbourgeois ont en perspective une excellente opération commerciale :

1° Se rendre à la vente publique et acquérir à vil prix (comme tout ce que vend l'Etat) chaudrons et bassines, casseroles et chauffe-bains ;

2° Revendre à l'Etat, au prix de quatre francs le kilo, ces objets mis par lui en état de réforme temporaire.

C'est, d'ailleurs, une opération qui a été exécutée plus d'une fois avec succès depuis le commencement de la guerre.

Coup double

Rue de Rivoli, près du ministère des finances, une auto postale marchant à toute vitesse a renversé Mlle Germaine

Landry, vingt ans, qui a été tuée sur le coup, et Mme Françoise Henrioux, quarante et un ans, qui, grièvement blessée, a été transportée à l'Hôtel-Dieu.

Les Parisiens, après ce double exploit, auraient mauvaise grâce à se plaindre des lenteurs de la poste. Aussi ne nous plaignons-nous plus, pour éviter qu'à l'avenir les autos postales nous donnent de nouvelles preuves de leur bonne volonté.

Pour encourager les souscripteurs

Un rentier, porteur d'une coupure de 5 francs de rente 5 0/0 souscrite en 1915 et d'une coupure de 5 francs de rente 5 0/0 souscrite en 1916, se présente au ministère des finances pour demander la transformation de ces deux coupures en une inscription nominative de 10 francs de rente.

Le guichet est ouvert seulement de dix à douze heures, au ministère des finances.

Après une heure d'attente, l'employé compétent explique au rentier la marche à suivre.

Il doit :

1° Demander une inscription nominative de 5 francs pour l'emprunt 1915 ;

2° Se transporter au pavillon de Flore et demander une inscription nominative de 5 francs pour l'emprunt 1916 ;

3° Après délivrance de ces deux inscriptions de 5 francs, demander au ministre des finances leur réunion en une inscription de 10 francs.

Mais le rentier, craignant d'aggraver la crise du papier et d'imposer aux bureaux un travail surhumain, remit ses deux coupures dans sa poche et s'éloigna après avoir chaleureusement remercié l'employé complaisant.

Du rôle du ripolin

dans la défense nationale

On sait que le signe distinctif des chasseurs alpins est le cor de chasse, qu'ils portent sur leur casque en manière d'attribut.

Mais de quelle couleur doit être ce cor ? Troublant problème qui a reçu depuis le commencement de la guerre diverses solutions... malheureusement successives.

On a d'abord prescrit aux chasseurs de le peindre en gris bleuté. Peu de temps après, il a fallu le colorier en vert, en vert-pomme très spécial et du plus curieux effet.

Mais ce vert n'avait rien de définitif. Le général de division qui commande les « diables bleus » vient de donner l'ordre de gratter les cors, et de repeindre les casques en bleu mat.

Ainsi, bien que les Allemands ne soient plus à Noyon, le ripolin continue à jouer un rôle troublant dans la défense nationale.

UN ACTE D'ÉNERGIE

Le ministre du ravitaillement avait saisi le sous-secrétaire d'Etat des transports d'une plainte relative à des locations de wagons-réservoirs à des taux exagérés par les détenteurs.

Les faits signalés ayant été reconnus exacts, les wagons-réservoirs en question ont été immédiatement réquisitionnés.

Le gouvernement est décidé à agir avec la plus grande énergie contre les spéculateurs lorsque des abus lui auront été signalés et auront été reconnus exacts.

Il y a longtemps que nous avions signalé ce scandale auquel le ministre vient de mettre fin.

LA TURQUIE à son tour parle de paix

LA RUSSIE RÉPOND

Talaat pacha, grand-vizir, est le seul homme dont l'influence en Turquie puisse devenir, à un moment donné, décisive. Or, Talaat vient de faire au Tanine de curieuses déclarations sur la révolution russe. On ne lira pas sans sourire ces protestations libérales dans la bouche d'un homme qui a fait, à certaines heures, oublier les méthodes d'Abdul-Hamid.

Cependant, à côté de ces locutions empruntées au vieux formulaire de la révolution jeune-turque, il y a un effort pour engager des propositions de paix. Cette manifestation, qui fait suite à celle du comte Czernin, parlant au nom de l'Autriche et qui probablement en précède d'autres, est de ce fait, assez curieuse :

La Turquie et la Russie étaient depuis plusieurs siècles de mortelles ennemies. La cause de l'inimitié entre les deux Etats réside uniquement dans le but de la Russie de nous envahir.

On devait exclure actuellement la possibilité d'établir des relations amicales et sincères entre la Turquie et le tsarisme, qui en voulait à notre existence ; MAIS IL N'Y A AUCUNE RAISON POUR NOUS DE NE PAS VIVRE EN BONS VOISINS AVEC LE PEUPLE RUSS, QUI A PRIS EN MAIN SES DESTINÉES POUR FORMER UN ETAT LIBRE ET MODERNE. A ce point de vue nous avons accueilli avec sympathie la nouvelle de la révolution russe.

Nous voyons cependant avec regret que l'idée de la révolution n'a pas eu complètement le dessus sur les idées agressives. M. Milliukof, parlant d'une paix honorable, avance la nécessité de résoudre la question turque en faveur de la Russie. Nous n'avons jamais nourri d'idées agressives envers aucun Etat. Le peuple ottoman verse généreusement et avec abnégation son sang depuis deux ans et demi pour assurer son indépendance. En conséquence, LA QUESTION TURQUE NE PEUT ÊTRE RÉSOUE QU'EN FAVEUR DES OTTOMANS.

Ces propositions pourraient présenter un certain intérêt si la phrase finale n'en détruisait pas tout l'effet.

La question turque n'est précisément plus une question ottomane. Il y a, dans l'Empire ottoman, des Arméniens qui ont fait appel à la Russie. Il y a des Arabes qui ont témoigné, à La Mecque, de leur volonté de vivre en dehors du joug turc. C'est précisément de la volonté turque d'ottomaniser l'Empire qu'est née la question d'Orient.

A l'heure où Talaat faisait au Tanine ces déclarations, M. Milliukof recevait un groupe de journalistes et exposait en ces termes le point de vue russe et ses buts de guerre :

Ils consistent essentiellement, a dit le ministre des affaires étrangères, à reconquérir, d'abord, les territoires qui nous ont été arrachés par la force, et ensuite à poursuivre la réalisation de nos revendications historiques.

Ces deux buts principaux sont entièrement conformes aux aspirations de nos alliés et aux idées émises par M. Wilson quant à la « nécessité de libérer les peuples et d'organiser l'Europe sur des bases éliminant toutes les causes du conflit ».

Le ministre a ajouté que la Russie entendait « disposer des détroits » et « prendre sous son égide l'avenir du peuple arménien ».

On le voit, le point de vue de Talaat et celui de la nouvelle Russie demeurent inconciliables. L'un veut maintenir

la domination ottomane sur des races asservies ; l'autre entend « libérer les peuples » et sauver du joug atroce qu'elle subit la malheureuse Arménie.

N'oublions point cependant que, de toutes les antiques ennemies, la Turquie est, à cette heure, la plus profondément atteinte : la misère y est immense et l'armée y est presque réduite à néant.

Peut-être pouvons-nous déjà prévoir l'heure où



Les autos militaires

Avant la guerre, aucun fonctionnaire civil, quel qu'il fût, n'avait à sa disposition d'automobile militaire. Aujourd'hui, quantité d'entre eux bénéficient aux frais de l'Etat, de ce luxueux et très coûteux accessoire. M. Emmanuel Brousse a exposé récemment à la Chambre quelle fut l'origine de cet abus. Je reproduis, sans y changer un mot ni un point, le Journal officiel, page 811, deuxième colonne :

M. EMMANUEL BROUSSE. — Vous savez qu'avant la guerre, les ministres avaient une auto qu'ils payaient de leurs fonds personnels. Il y avait une bonne raison à cela, c'est qu'à la demande de la commission des économies, le ministre des finances, qui était alors M. Caillaux, avait pris une décision en vertu de laquelle les dépenses personnelles des ministres devaient être payées sur leurs fonds personnels et ces voitures faisaient partie des dépenses personnelles énumérées dans le budget. Quand le gouvernement est allé à Bordeaux, en septembre 1914, on ne trouva pas de loueurs d'autos dans cette ville ; et les ministres, comme les ambassades, demandèrent au ministre de la guerre de mettre des autos à leur disposition, ce qui fut fait. De retour à Paris, comme il était très commode d'avoir son auto avec un chauffeur militaire, on les a gardés. Cette habitude doit disparaître. (Applaudissements.) J'ai l'état des autos mises à la disposition des services publics par la réserve générale du service automobile.

VOIX DIVERSES. — Lisez-le.

M. GRODET. — Faites un choix discret.

M. EMMANUEL BROUSSE. — J'y suis bien obligé, car la liste entière comporte une vingtaine de pages. (Exclamations.) Je vois figurer dans cette liste le président du Conseil et tous les ministres. Je persiste à croire que, conformément au décret rendu il y a quelques années, les autos devraient être payées par les ministres eux-mêmes. (Applaudissements.)

Il faut faire cesser ce scandale. d'autos mises à la disposition, non seulement des ministres, mais encore du personnel de leur cabinet. (Nouveaux applaudissements.)

Je crois qu'il aura suffi de porter ce fait à la tribune une nouvelle fois pour que cet abus regrettable cesse enfin.

Hélas non ! cet abus regrettable n'a pas cessé. Et ce que M. Brousse dénomme un scandale persiste, avec des conséquences encore beaucoup plus étendues. Car non seulement les ministres possèdent leurs voitures, non seulement leurs attachés de cabinet en ont en abondance, mais encore ce privilège exorbitant est dévolu aux préfets, à des sous-préfets, à des quantités de fonctionnaires civils et militaires, de tous rangs et de tous grades. Le résultat de cet état de choses est traduit à l'Officiel, dans l'état des crédits pour le deuxième trimestre. Sous la mention « Combustibles et ingrédients pour les automobiles et l'aéronautique » — lisez : essences et huiles — figure la somme de 84.900.000 francs, soit pour l'année entière, 340 millions de francs, plus d'un tiers de milliard !

C'est là-dessus qu'il faut faire porter les économies. On s'est contenté d'en chercher sur les automobiles privées. C'est de la poudre aux yeux, destinée à cacher au public, espère-t-on, le gaspillage frénétique qui continue dans les automobiles militaires. Pour employer le terme reproduit par l'Officiel, il faut que ce scandale cesse. Et il ne peut cesser que par un moyen : la suppression radicale, sans dérogation aucune, de toute automobile militaire de tourisme à l'intérieur.

Mortimer-Mégret

Au Parlement

Les voyageurs de commerce

Le groupe de défense des intérêts des voyageurs de commerce vient de constituer son bureau, en élisant président M. de la Villeboisnet, en remplacement de M. Desplas, ministre des Travaux publics ; vice-présidents, MM. Durre, Camille Picard et Lagrosillière ; secrétaire, M. G. Le Bail-Maignan.

Le groupe a manifesté son intention de demander aux pouvoirs publics de faire appel, dans une large mesure, aux professionnels du commerce pour aller à l'étranger défendre et développer le commerce français.

Commission de l'armée

La commission sénatoriale de l'armée s'est réunie, hier, sous la présidence de M. Clemenceau. M. H. Bérenger a fait un compte-rendu de la situation de la main-d'œuvre, des matières premières et des forces motrices dans les usines de guerre et établissements travaillant pour la défense nationale, pendant la dernière quinzaine de mars.

La commission a ensuite adopté, après délibération : un rapport de M. Cazeneuve sur les maladies contagieuses aux armées et dans l'intérieur ; un rapport de M. Menier sur l'état actuel de l'aviation militaire en appareils et en moteurs.



— Nous l'aurons sans doute à la Trinité, la victoire



Chronique des Livres

LA MARSEILLAISE

par M. André Mancel-Ferrier

Comment fut écrite la *Marseillaise* ? Quelle émotion fit, dans le cœur de Rouget de Lisle, naître cet hymne de guerre, cette marche à la victoire qui, par une sublime contradiction, est devenue, en même temps, l'hosannah des peuples affranchis, le cantique de la réconciliation dernière, le chant de la Raison et de l'Humanité ? Quelle heure sacrée, unique dans les jours d'un poète, inspira ces vers d'enthousiasme, d'élan et de miséricorde, fomenta les strophes immortelles où, comme dans le marbre de Rude, l'âme de la France ouvre toutes grandes ses ailes, et court, et s'élance, et vole aux conquêtes du droit et de la liberté. Image auguste, généreuse et douce malgré l'empoiement de son courroux. Image de la guerre loyale, humaine, terrible aux superbes et pitoyable aux vaincus, si noblement opposée à la sauvage fureur teutonique, à la méchanceté consciente du Germain détruisant jusqu'aux ruines et laissant la mort partout où s'est posé le pied de son cheval ?

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups !
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous.

Ainsi, dans un langage magnanime, la Révolution française, notre mère, parle du haut de son génie aux refractions, aux pandours, à la horde, à la ruée effroyable de l'Ogre civilisé, mail guéri encore du cannibalisme ancestral, de l'Ogre à qui la mort, le sang frais des enfants et des vierges, le meurtre, le viol, l'incendie apportent une joie exécrable, la *Schadenfreude* qui fait de chaque soldat allemand un marquis de Sade au petit pied.

Une étincelle fit jaillir la flamme. La jeunesse et le premier frisson d'amour exaltèrent au-dessus de lui-même le capitaine Rouget de Lisle. Sous leur dictée, il écrivit la *Marseillaise* ; presque adolescent encore, dans l'orgueil d'un soir belliqueux, au premier printemps de l'amour, de l'armée et de la République, il couronne ses tempes d'un laurier immortel : *Allons, enfants de la Patrie !* Et, soudain, à cet appel, tout entière, la France, debout, marcha contre l'ennemi, récoltant la victoire et semant la liberté.

Le soir d'avril où, pour la première fois, Rouget de Lisle fit entendre, chez le maire de Strasbourg, Philippe, baron de Dietrich, son poème, plus beau que les plus beaux hymnes de Théodore Körner, entachés, trop souvent, de morgue et de férocité allemandes, une Marseillaise avait pris place à côté du clavier où le jeune officier improvisait. Elle se nommait Geneviève, était la nièce du maire, qui la chérissait comme sa propre fille. Accoudée auprès du musicien, elle vibrait, comme une table d'harmonie, à toutes les mesures du thème ; elle recevait, pour ainsi dire, en plein cœur, à la façon d'un choc électrique, chacun des accords frappés sur l'instrument. Possession immatérielle. Geneviève de Dietrich épousa, ce soir-là, Rouget de Lisle, dans le monde émerveillé du son.

Ainsi naquit la *Marseillaise*. Les vers sont médiocres. La musique ne dépasse guère le niveau d'un pas-redoublé. Qu'importe ? La valeur esthétique de

l'ouvrage disparaît, puisque ce chant, désormais symbolisé, non seulement aux yeux de la France, mais pour le Monde entier, les revendications du droit, la chute de la tyrannie et l'espérance d'un avenir meilleur.

Comment il vint au monde, M. André Mancel-Ferrier le narre avec autant de grâce que de bonheur. Il conte élégamment cette idylle amoureuse et civique, en un acte que lui-même joua, vers la fin de 1916, à Caen, l'ayant d'abord produit le dimanche 12 juillet 1914, au Théâtre de San-Francisco dont il s'était rendu le directeur.

Déjà M. André Mancel-Ferrier mérita d'être soutenu. Peu de temps avant la guerre, il reçut les encouragements de M. G. de Pawlowski, l'incomparable conteur, de Pawlowski, cet humoriste aussi parfait que Swift, le seul qui, en France, ait absolument « attrapé » la mordicante bonhomie et le ton pince-sans-rire, qui laisse la victime absolument ahurie et désarçonnée. Abandonné en Amérique par un impresario sans délicatesse, M. Mancel-Ferrier se débrouilla seul. Avec sa femme, il fonda le Théâtre-Français de San-Francisco que, depuis la mobilisation, Mme Mancel-Ferrier mène toute seule, avec énergie et savoir-faire. Il imposa, dès le début, aux habitants multicolores de Frisco les classiques français ; la Californie entendit *Britannicus* et *Mithridate*. Les ci-devant nègres poussèrent les imprécations de Camille et les apostrophes d'Oreste.

Depuis la guerre, la *Marseillaise* fut jouée à Rouen, à Caen, et même à l'Océan (où M. Paul Gavault fait trêve, quelquefois, aux vaudevilles).

Autour de ce petit chef-d'œuvre s'épanouit une vaste et belle partition d'Alexandre Georges. Rien de plus touchant, ni de plus vigoureux que cet héroïque poème d'amour, où la France et Geneviève de Dietrich embrasent d'une double inspiration et d'une double tendresse l'âme du soldat-poète, lui dicte son cantique de passion et d'immortalité, ce *Chant de guerre pour l'Armée du Rhin* que le peuple a sacré sous le nom de *Marseillaise*.

Je voudrais effacer d'un ouvrage si méritoire une fâcheuse réplique. Geneviève, pour mieux disposer son oncle Dietrich, à écouter : « C'est, dit-elle, de la musique française. » Voilà un mot qui sonne mal, quand on lui prête une signification politique. Elle eût surpris les hôtes de Rouget de Lisle et Rouget lui-même. Elle n'est pas de mise, surtout à propos de la *Marseillaise*, appel à tous les hommes de bonne volonté, de la *Marseillaise* qui — la révolution russe est là pour en faire foi — sert de cri de ralliement à tous les peuples en exode vers la libération, vers la justice et la fraternité.

Berlioz, dans les premiers temps qu'il habitait Paris (il vivait des cinquante francs par mois qu'il recevait, en qualité de choriste, aux Variétés), fut mis en rapport avec le poète de la *Marseillaise*. C'était, alors, un petit vieillard triste, maigre, éteint, vêtu, été comme hiver, d'une houppelande qui achevait d'engorger la tête menue et sans caractère du bonhomme, cravaté, à la Talleyrand, par plusieurs aunes de baïste. Le portrait qu'en donne Berlioz fait songer vaguement au Poiret de Balzac.

Le volcan éteint qui, dans la nuit du 27 avril 1792, avait jeté de si ardentes flammes, à présent, n'était plus que cendre et que poussière.

A Choisy-le-Roi, où l'avait relégué son indigence, le poète vivait d'une pension familiale jetée en aumône par le Gouvernement de Juillet.

Il se sentit réchauffé. Le juvénile et respectueux enthousiasme de Berlioz éclaira sa détresse. Il offrit au jeune homme une collaboration que le futur auteur de *La damnation de Faust* accepta. Peu de temps après, ayant à peine échangé quelques visites préparatoires avec Berlioz, Rouget de Lisle mourut, oublié, méconnu, étranger à cette France bourgeoise dont il avait préparé l'avènement.

Henri Heine comparé le vieux poète à un cep de vigne, quand la vendange est faite. Le vin de rubis ou d'or, précieusement gardé en sa tombe précieuse de bois ou de cristal, envoie à l'homme, sous sa prison de verre et ses cires vermeilles, Un chant plein de lumière et de fraternité.

Il dispense la joie et l'illusion bienvenue. Il éclaire les regards des femmes ; il rend persuasives les paroles des amants. Son odeur se mêle au fumet des viandes, à l'arôme des fleurs, aux parfums des jeunes chairs. Mais, là-bas, sur le coteau pluvieux, la bise de décembre flagelle sans répit le tronc et les sarments qui portent, en automne, le vin miraculeux. Nul ne prend souci des bienfaiteurs de la veille ; nul ne se rappelle, sinon pour en sourire, les grands hommes d'autrefois.

NOTULES

M. René d'Avril — qui, avec le somptueux parnassien Léon Touloussès, marche en tête de l'école poétique loraine — a pris la place éminente de Charles Guérin, son ami, enlevé trop prématurément à l'estime de ses pairs et de ses élèves. René d'Avril débute sous l'influence de ce jeune maître. Mais bientôt il affirma sa personnalité. Avec Paul Briquet, tout d'abord, il publia des poèmes en vers libres dans *l'Ermitage* et autres bons endroits. Le regrettable Pierre Quillard signala aux lecteurs du *Mercur* ces pièces délicates, ornement de l'Anthologie à venir. Bientôt suivirent les *Impalpables*, puis *l'Arbre de Joie* ; enfin, depuis la guerre, un *Salut à la Belgique* où l'auteur, sans imiter Verhaeren, a trouvé, sur le pays du grand Flamand, des traits qui délectent l'esprit et qui portent au cœur.

L'heure, certes, est plutôt d'oublier la voix des poètes « éperdus » que de goûter le charme intime d'une pensée exprimée avec soin et délicatesse. Toutefois, dans ses vers, même écrits pour être déclamés, René d'Avril s'est gardé de toute emphase importune. Il est resté le parfait lettré, l'ingénieux critique d'art, qui ne sacrifie à la foule qu'en tenant ses distances, se souvenant, je suppose, de la maxime émise par Renan, à propos de « l'excellent théologien Pindare » :

Quiconque parle des dieux en beau langage mérite d'être absous.

L'esprit, volontiers, se remémore ces jolis vers des *Impalpables* que Verlaine ou Rimbaud n'eussent pas désavoués. L'auteur emploie avec une rare adresse les bleus éteints, les gris vagues et les mauves pâles qui donnaient au maître de *La bonne chanson* une palette dont nul ne surpassa la brillante et moelleuse fraîcheur :

Ah ! monsieur Werther, vous vivez encore,
Gœthe est mort,
Faust disserte, grave, chez Schumann,
ou bien chez Liszt ! Ah ! monsieur Werther,
vous aimez encore
je m'en doutais, car vous vivez, vous vivez toujours.

N'est-ce pas qu'un tel *pasticcio*, d'une grâce à la fois surannée et moderne, vieillot et charmant, comme un air d'autrefois sur un piano d'Erard ou de Steinway, témoigne d'un art subtil, de-

note un poète aussi bien doué que bien appris ?

Le Vieux Dieu, par Victor d'Auriac, atteste la jeunesse éternelle du poète. Depuis les diners lointains de *l'Homme qui bêche*, depuis le parnasse défunt et les amusants diners où Mistral pontifiait parmi les félibres parisiens, dans les mornes tables d'hôte que le Palais-Royal gardait encore, Victor d'Auriac est resté fidèle aux Muses de sa jeunesse. Les Muses l'ont récompensé. Il faudrait citer intégralement sa dernière plaquette, si pauvre de feuillets et si riche de substance. Si pourtant l'obligation de choisir entre ces poèmes d'une égale beauté s'imposait à nous, l'accent indigné, la fougue lyrique de la pièce *Qu'il Vire !* mériterait, sans doute, la préférence. Mais où toute chose est exquise, il n'y a rien à préférer.

Laurent Tallhade

Le théâtre de la semaine

Le théâtre Edouard-VII a donné sa première représentation d'une pièce de MM. Gandéra et Mouëzy-Eon, *La Folle nuit ou le Dérivatif*. Le sujet choisi par les auteurs compte parmi ceux auxquels il est particulièrement délicat de s'attaquer. Une faute de goût, une faute de tact, et voilà tout le bel édifice par terre. Au lieu des petits rires étouffés et des mines rougissantes des dames qui ont compris, tout à coup, il y a un froid, une gêne, les spectateurs ne veulent plus comprendre pour montrer qu'ils sont bien élevés, et parce qu'un théâtre n'est pas le fumoir d'un rendez-vous de chasse. Je ne prétends point que les auteurs ont forcé la note, mais leur gêne personnelle se manifeste ; ils craignent de ne pas souligner assez, et, tout de suite après, de souligner trop.

Quand Nozière s'essaya dans ce genre, jadis au théâtre des champs de M. le comte de Clermont-Tonnerre, il montra une singulière maîtrise, et aussi bien comprit-il que ce n'était pas là du théâtre pour le public, mais un passe-temps un peu byzantin d'artiste à qui un grand seigneur demande de divertir ses invités.

Les audaces de la pièce jouée au théâtre Edouard-VII ne paraissent plus audacieuses, dirai-je, au moment même où je dois en résumer le canevas. J'y renonce presque, j'y renonce même tout à fait.

M. Baur et Mme Marguerite Deval ont été bien accueillis. Mais je pense que l'auteur de *Tire au flanc* devra plus sa renommée aux pochades militaires qu'aux œuvres libertines, pour lesquelles il n'avait pas montré, jusqu'ici, le moindre penchant. — L'AUXI.

Etudes Secondaires complètes

chez soi
Brochure franco
Rue Chardin
VERSELLE par
Correspondance
de Paris.

LES SPORTS

Aujourd'hui, à 3 heures, sur la pelouse du Velodrome municipal de Vincennes, ouvert gratuitement au public, aura lieu un match de football-rugby : *Néo-Zélandais contre Armée française*. D'une part, en maillots noirs, les grands virtuoses du ballon ovale, dont la tournée de 1906 en Angleterre fut une longue suite de victoires. De l'autre, en tricolore, une sélection de nos meilleurs joueurs d'avant-guerre, les Hedembaigt, les Boyau, les Forgeue, les Domercq, les Elluère, les Fellonneau, etc., presque tous illustrés par des citations et des blessures et presque tous gradés ; ce qui prouve que le sport est la bonne école des chefs. La musique militaire du 230^e d'infanterie prêterait son concours à cette manifestation.

Les Spectacles

THEATRES

Get après-midi :
COMEDIE-FRANÇAISE. — 1 h. 30. — L'Epreuve ; Don Juan ou Le Festin de Pierre.
OPERA-COMIQUE. — 1 h. 30. — Les Dragons de Villars ; Cavalleria Rusticana.
ODON. — 2 h. — Les Bouffons.
GAITE-LYRIQUE. — 2 h. 15. — La Favorite.
THEATRE-ANTOINE. — 2 h. 15. — Rip.
Porte-Saint-Martin. — 8 h. — Variétés, Gymnase, Bouffes-Parisiens, Renaissance, Sarah-Bernhardt, Palais-Royal, Réjane, Antoine, Michel, Châtelet, Capucines, Edouard-VII, Apollo, Athénée, Le Perchoir, Cluny, Scala, Déjazet, Grand-Guignol, Impérial, Folies-Bergère, Olympia, Casino de Paris, Mayol, Eldorado, Sengis, Cigale, Gaîté-Rochouart, même spectacle que le soir.

Ce soir :
OPERA. — 7 h. 45. — Samson et Dalila ; Adélaïde, Comédie-Française. — 8 h. 15. — Princesse.
OPERA-COMIQUE. — 8 h. — La Tosca.
ODON. — 8 h. — Marie Tudor.
GYMNASE. — 8 h. — La Veille d'Armes.
VARIETES. — 8 h. 15. — Le Roi de l'air.
THEATRE-ANTOINE. — 7 h. 30. — Cyrano de Bergerac.
ANTOINE. — 8 h. 30. — Mam'zelle Nitouche.
GAITE-LYRIQUE. — 8 h. — La Fille de Mme Angot.
SARAH-BERNHARDT. — 8 h. — Les nouveaux riches.
ANTOINE. — 8 h. 30. — Monsieur Bevelley.
CHATELET. — 8 h. — Dick, roi des chiens policiers.
PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Madame et son Filicou.
BOUFFES. — 8 h. 15. — Jean de La Fontaine.
LES CAPUCINES. — 8 h. 15. — Ou Campt'on ? Aux Capucines !
MICHEL. — 8 h. 45. — Carmélite.
REJANE. — 8 h. — Domini, 8 h. : Within the law.
RENAISSANCE. — 8 h. — Le Minaret.
SCALA. — 8 h. 15. — Champs-Élysées malgré lui.
EDOUARD-VII. — 8 h. 30. — La Folle nuit ou le Dérivatif.

TH. DES ARTS. — 8 h. 30. — Les Souris dansent.
THEATRE-ANTOINE. — 8 h. — Les Noces de Jeannette ; La Fille du Régiment.
DUMAS. — 8 h. 30. — La classe 66.
APOLLO. — 8 h. — Mam'zelle Vendémiaire.
CLUNY. — 8 h. 15. — La marraine de Charley.
TH. IMPERIAL. — 8 h. 45. — Polles Rosses ; Les Gentilhommes.

GRAND-GUIGNOL. *Le baiser mortel. Un réveil. L'oeillon au Père-Lachaise.* Tous les soirs, à 8 h. 30. Matin, à 2 h. 15.
LE PERCHOIR. 43, Fg Montmartre (Berg). 37-82. Dimanches et lundis : matinée, 3 h. Soirée, 8 h. 45.

MUSIC HALLS ET CONCERTS

FOLIES-BERGERE. *Le Reue des Folies-Bergère.* Samedi et dimanche, matinée à 2 h. 30. (Gut. 02-59).
OLYMPIA. 8 h. 30. Spect. de music hall : 20 vedettes et attractions. Vendredi et dimanche, mat. à 2 h. 30. (Centr. 44-68).

CIGALE. *Friquette aux manœuvres*, tous les soirs, jeudi et dimanche, matinée et soirée.

CONCERT MAYOL. Aujourd'hui dimanche et demain lundi, 2 matinées avec le chanteur populaire MAYOL dans ses dernières créations, et sa troupe de 20 artistes.

GAITE-ROCHOUART (Nord 06-23). *Cassons du sucre, revue.*
CHATELAIN. 28-21. La divette Eyber, Le Trio Closerie, 15 art. et alt.
ELBOURN. — 8 h. 30. — Dramen.
BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. — La revue des Bobards.
EUROPEEN. — 8 h. 30. — Dreaan, Couchoud, etc., etc.

CINEMAS

GAUMONT-PALACE. 2 h. 50 et 8 h. 15. *David Copperfield*. 10 à 12 et 15 à 17 h. *Le Tour du monde*.

ELECTRIC PALACE. 5, bd des Filles-Du-Caval. *Le Tour du monde*. 10 à 12 et 15 à 17 h. *Le Tour du monde*.

OMNIA PATHE. *Fleur de Printemps* (Pearl White). Les Français à Rome, Nyon, etc. (Gut. 02-09). *Christus*. Matinées, 2 h. 15 et 4 h. 15. Soirées samedi et dimanche.

Notez ceci :

Aujourd'hui dimanche, jour de Pâques, à 4 heures de l'après-midi, à l'Hôpital Canadien, au Champ de Courses de Saint-Cloud, aura lieu une prise d'armes à l'occasion d'une remise aux décorations.

Cette cérémonie, à laquelle participera une musique militaire, sera présidée par M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé, qui remettra, au nom du gouvernement, la croix de la Légion d'honneur au colonel Le Bel, médecin-chef de l'hôpital.

En même temps qu'à nos blessés français, des décorations seront remises au personnel canadien : infirmières, médecins, infirmiers en service depuis plus d'un an dans cette formation sanitaire.

RÉPONSES

Territorial D. Emile. — 1^o Droit à une seule allocation ; 2^o La classe 1890 n'a pas été renvoyée en bloc à l'arrière.

G. Tezier. — Vous ne pouvez partir sans payer ou vous arranger.

M. B. — A la direction des tabacs, quai Debilly.

Forceville. — Seules les personnes nécessaires ont droit à ce secours.

F. M. R. 18. — Les règlements disent : six enfants vivants.

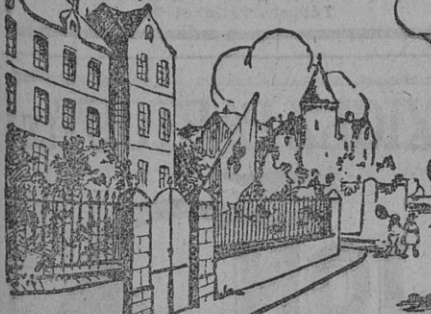
F. R. Billancourt. — 1^o Oui, après la naissance. 2^o Oui, si elle travaille.

FEUILLETON DE L'ŒUVRE

Dimanche 8 avril 1917

N° 15.

VIVRE POUR LA PATRIE



par MAURICE LEVEL

VI

(Suite)

Miss Wodson sourit aussi. Ternier songea : « Belle façon de pleurer ses morts ! » et tout de suite rassura le gamin :

— Ce ne sera rien, ce coup-ci ; ton pansement était trop serré. Tu dois déjà te sentir mieux.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Maurice Level 1917.

— Oh ! oui, monsieur le major. Tout en posant les compresses il ajouta :

— Une autre fois ça t'apprendra à demander qu'on refasse ton pansement !
— C'est pas moi qui ai demandé, monsieur le major !... Les autres peuvent vous le dire. C'est la dame qui a dit comme ça que je pouvais pas la garder plus longtemps. Il y a Charlemagne, l'artilleur, qui était là...

Ternier ne jugea pas utile de poursuivre l'enquête, d'ailleurs bien inutile car il était fixé, et continua le tour de sa salle.

La plupart des malades se tenaient debout au pied de leurs lits. En passant il leur demandait :

— Ça va ?
Et tous répondaient :

— Ça va.

Seul, le ton variait. Les uns disaient : « Ça va ! » d'une voix heureuse ; d'autres hésitaient imperceptiblement, peut-être parce qu'ils lisaient devant eux la pancarte entourée d'un cadre tricolore que le médecin-chef avait fait accrocher dans les services, et où s'étaient en caractères d'affiche cette phrase de lord Kitchener :

« Le meilleur soldat est le blessé guéri qui retourne au feu »

Et cela les laissait songeurs...

Quand on y était, naturellement, on faisait ce qu'on avait à faire, mais tout de même, à l'hôpital, on se trouvait mieux. Il n'était pas question d'y rester

toujours, bien sûr..., mais l'hiver arrivait, on le sentait au petit matin, quand il fait bon se rouler dans les couvertures, et le soir, près du poêle, quand, la lampe allumée, la salle chaude est comme un petit chez-soi tranquille... Alors, ma foi... si on pouvait gagner quelques jours...

Il y avait encore quelques blessés de la Marne, de ceux qui avaient vu la retraite de Charleroi, puis le demi-tour brusque, le grand coup d'arrêt, la victoire ! Ceux-là croyaient en arrivant que c'était fini, qu'on allait pousser les Boches hors de France, traverser la Belgique en chantant et faire boire les chevaux dans le Rhin. Mais, les yeux fixés sur la carte où la ligne noire du front s'immobilisait, ils comprenaient obscurément la longue suite de semaines, de mois, et cette guerre immobile que les nouveaux venus leur contaient.

Un petit, avec de bonnes joues de gosse, contemplait sa main guérie à peine plus rosée que son autre main, la tournait, l'ouvrait, la fermait...

— Ça va ? lui dit Ternier.

— Ça va...

Et il soupira.

— Et toi, le marsouin ?

— Je prendrais bien une petite convalescence...

Les questions, d'ailleurs, n'étaient plus qu'une formule. Presque tous les blessés se trouvaient en état de rejoindre, et Ternier, la visite achevée, arrêté au milieu du service, réfléchissait qu'il allait fal-

loir faire des sortants et en éprouvait une tristesse, comme une gêne.

C'était si simple et si brutal ce geste de prendre une pancarte, de la signer, et de renvoyer se battre ces pauvres bougres, à présent qu'il les avait soignés, recousus, remis sur pieds ! Il ne voyait pas un malade reprendre sa capote et ses chaussures sans ressentir un petit pincement de cœur. Et quand ayant dit à l'un : « Au revoir, mon gros ; bonne chance ! » avec une poignée de main de camarade, il le regardait descendre en tenue, le képi sur l'oreille, l'air casseur, c'est lui qui avait le cœur gros.

Il signa les pièces. Les malades étaient revenus à leur causerie, à leurs jeux. Seuls, les blessés qu'une cicatrisation plus lente immobilisait encore restaient au lit.

Charlemagne, l'artilleur, travaillait à un cache-nez de laine, et derrière un paravent Canesse « le bougnat » s'éternisait dans son bain de siège, les jambes enveloppées d'une couverture, lisant des journaux de modes, guettant le départ du médecin pour rallumer une pipe.

Ternier sortit, traversa le couloir, et arriva au service de Mirondot. « Fixe ! » hurla une voix, comme il poussait la porte.

Il en demeura stupéfait, et s'empessa, se souvenant du temps de son service militaire, de répondre :

— Repos !

Cependant les malades immobiles au pied de leurs lits, ou arrêtés au milieu

de la salle le geste inachevé comme si un cataclysme invraisemblable les avait surpris et figés là en pleine activité, ne bougeaient pas.

— Repos ! Repos ! répéta Ternier. Alors seulement, à pas feutrés, ils regagnèrent leurs places.

Jamais Ternier n'était entré dans le service de Mirondot et il en restait émerveillé.

L'ordre et la discipline y régnaient admirables. Pas un murmure, pas un geste. Des lits, alignés rigoureusement, les couvertures retombaient, sans un pli. Sur les tables de nuit, fioles et pots de tisane groupés par rang de taille formaient une garniture multicolore et dentelée. Les savates des hommes couchés n'étaient pas posées au hasard, mais en équerre, attendant les pieds dans une attitude militaire. Des consignes calligraphiées s'élevaient sur les murs :

Défense de fumer. Défense de s'asseoir sur les lits. Défense de cracher par terre.

Cependant le sable des crachoirs qui jalonnaient les pieds des lits était si blond, si soigneusement ratissé, si uni, que c'était été pitié d'en faire usage.

Aussi les malades préféraient-ils ne pas s'en servir et cracher dans un réduit obscur où l'on rangeait les bassins, les seaux de toilette et les balais.

(A suivre)

Dépêches de la nuit

LES ÉTATS-UNIS ET L'ALLEMAGNE

LA NOTIFICATION AUX NEUTRES de l'état de guerre

Le gouvernement a notifié aux neutres la déclaration de guerre, qui entraînera de leur part une proclamation de neutralité dans le nouveau conflit.

Les États-Unis se mettront en relations avec les neutres pour établir, sur des bases nouvelles, la réglementation de l'exportation de leurs produits.

Le gouvernement de Washington mettra à ses exportations des conditions qui rendront impossible la contrebande qui pourrait profiter à l'Allemagne.

La signature de la déclaration de guerre

Washington, 7 avril. — Dès que la déclaration de guerre eut été rédigée, ce document fut porté à la Maison Blanche, où il fut immédiatement signé par le vice-président qui attendait le retour de M. Wilson, qui était en promenade avec Mme Wilson. Au retour, le président signa la déclaration avec une plume que Mme Wilson lui tendit, et que celle-ci a emportée pour la garder comme un précieux souvenir.

Le budget de guerre

Washington, 7 avril. — Le gouvernement est prêt à dépenser, pour commencer, trois milliards de dollars afin de se mettre sur le pied de guerre, et il se prépare à prêter aux Alliés, dès qu'ils le demanderont, les plus fortes sommes à un intérêt d'exécution pas 3 1/2 %.

Le premier budget de guerre comprendra les sommes nécessaires à la levée, à l'équipement et à l'entraînement d'une armée d'un million d'hommes, à l'accroissement du personnel de la marine qui sera porté de 87.000 à 150.000 hommes et les sommes nécessaires à l'achat du matériel de guerre, surtout pour la marine.

Après la première année, l'armée serait portée à deux millions d'hommes, ce qui impliquerait des frais s'élevant à plus de trente milliards de francs.

Les deux premiers milliards de francs nécessaires seront trouvés grâce à un emprunt à 3 1/2 %.

La mobilisation navale

Washington, 7 avril. — En même temps que le président Wilson signait la résolution de guerre, tous les commandants d'armées, de groupes ou de postes dans les États-Unis ou dans les possessions insulaires étaient prévenus par ordre télégraphique.

LA FOIRE DE LYON

UNE INDUSTRIE BIEN FRANÇAISE
Le carburateur Zenith à la foire de Lyon

Les usines du Carburateur Zenith de Lyon-Monplaisir s'étendent sur un terrain de 25.000 m², dont 15.000 sont couverts et abritent, en outre des ateliers de fonderie et d'usinage, tous les services généraux dirigés par M. Antonin Boulade, bureaux d'études, laboratoires, modèles, etc.

La Société du Carburateur Zenith, on le voit, est devenue une de nos plus grandes maisons françaises. Toute l'explication de cette marche rapide vers le succès tient dans cette constatation que le Carburateur Zenith (système Baveux), est l'appareil-type qui, basé sur des principes rigoureusement scientifiques, donne automatiquement, mathématiquement pour nous dire, la carburation rigoureusement normale. Une direction intelligente, un esprit d'initiative qui en voudrait retrouver dans toutes nos industries françaises fleurit le reste.

Continuant nos visites au groupe 18, Stand n° 7, nous retrouvons la Société Anonyme des Ateliers ci-devant Georges Fischer de Schafhouse (Suisse). Ces usines, dont la fondation remonte à 1804, exposent, comme à la foire de 1916, une riche collection de leur spécialité des raccords pour tubes en fer, marquée A. G. F., articles justement appréciés pour leur qualité de premier ordre. Cette Société, qui produit également l'acier coulé Bessemer et Siemens-Martin, expose dans un second stand, le n° 1 du groupe 22 bis, un appareil d'accouplement automatique qui intéressera beaucoup les ingénieurs pour la construction de matériel de chemin de fer.

Participation des industries de la soie naturelle et artificielle

Il est de notre devoir de mentionner toutes ces maisons, de vieille réputation et quelquefois même centenaires qui, n'ayant plus besoin d'aucune publicité, ont tenu néanmoins à coopérer à la Foire pour assurer sa vitalité et en faire ainsi, non pas, comme on le dit trop souvent, la concurrente de celle de Leipzig, mais bien sa remplaçante.

Voici en premier lieu la maison Barret, Anré et Dumiron, 1, rue du Griffon, à Lyon, qui présentait des soieries unies et façonnées en tous genres.

Mme. Blanchini, Férrier, rue Vaucanson, à Lyon, dont la maison principale de vente est 22 bis, avenue de l'Opéra, à Paris, nous ont montré de merveilleux échantillons de haute nouveauté et de somptueux tissus unis.

M. Fougère frères, 74, rue Vendôme, à Lyon, dont l'un des associés est chef du service du classement et du catalogue de la Foire, exposaient des soieries pour modes et confections.

Signalons tout particulièrement la Société Anonyme des Anciens Etablissements Alex. Girard, 12, rue du Griffon, à Lyon, maison plus que centenaire, dont la fabrication s'occupe de tous les genres concernant l'industrie soyeuse de Lyon (unis, façonnés, mousselines, crêpes de Chine, etc.).

Les fils de Louis Jarrosson, dont les usines sont à Bourg-Ardenais (Loire) et les maisons de vente à Lyon, 5, rue Puits-Gaillet, et à Paris, 2, rue d'Uzès, exposaient une collection admirable d'échantillons de crêpe, crêpes de Chine, mousselines et soieries.

N'oublions pas de signaler les remarquables étoffes présentées par les successeurs de G. Montecary, maison fondée en 1781.

Rappelons également les maisons Bouffier frères et Gillet et fils, de Lyon, mentionnées dans une précédente chronique.

(A suivre).

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le gérant : VICTOR ATINSON.

Société anonyme des Imprimeries WELLS et ROGEE 10-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

LES SCANDALES DU PROCÈS KRANZ amèneront-ils

une crise du Cabinet autrichien ?

Depuis plusieurs jours on parlait de scandales survenus au cours d'un procès, à Vienne, scandales où se trouvaient compromis trois ministres. Les renseignements ne nous paraissent pas venir de source sûre, nous n'en avons parlé qu'avec réserve. Aujourd'hui, il n'est question, dans les journaux de Vienne et de Berlin, que du procès Kranz et des scandales qui s'y révèlent, énormes et imprévus. Trois ministres sont démissionnaires ou vont l'être. M. Spitzmuller, ministre des finances, parle de donner sa démission ; le baron Schenk, ministre de la justice a donné déjà la sienne ; on parle de celle, imminente, de M. Korbath, ministre de la guerre.

L'empereur Charles a d'ailleurs refusé la démission du baron Schenk.

Pourquoi ces départs, qui risquent de ébranler le cabinet Clam-Martinić ? Voici les faits.

En juin 1916, le ministère de la guerre conclut avec le directeur de la Banque des dépôts, Kranz, un contrat pour la fourniture de l'armée de 175.000 hectolitres de bière. Par suite de l'impossibilité où l'intendance se trouvait de les emmagasiner, 17.000 hectolitres ne sont pas livrés. Kranz obtint encore du ministère de la guerre de les vendre aux commerçants. Il réalisa de grands bénéfices, s'associa à un certain Freund, et continua à vendre aux détaillants des produits qu'il achète selon les règles de la réquisition militaire. Tous deux font fortune. Ils soustraient, de plus, les bénéfices légaux qui doivent revenir aux actionnaires de la Banque des Dépôts. Les actionnaires font arrêter Freund qui dénonce Kranz, et ce dernier est poursuivi. L'instruction commence. Korbath, le ministre de la guerre, envoie au juge d'instruction une lettre d'éloges de Kranz. Elle fait grand bruit, à ce point que la censure militaire interdit aux journaux d'imprimer le nom de Kranz.

Puis c'est le procès. Il commence par un scandale. Un témoin, Adolphe Schoenwald, conseiller aulique, est arrêté. Ce n'est qu'un début ; le capitaine Lustig, conseiller économique du ministre de la guerre, fait une déposition terrible : le ministre de la guerre, approuvé par les ministres des finances et de la justice, a envoyé, au début de l'instruction, un document qui établit la culpabilité de Kranz, après quelques jours, il réclame ce document et, toujours d'accord avec les mêmes ministres, il y fait des corrections qui en changent complètement le sens.

Et le président du tribunal de citer comme témoins les trois ministres. Entre temps, Schenk a démissionné. Il ne veut pas, dit-il, impressionner la justice, et il remet au tribunal une copie du document qui a été corrigé, dit-il, parce qu'il y avait des termes imprécis. Spitzmuller dépose que, comme le ministre de la justice, il lui semblait opportun d'assister le ministre de la guerre dans cette correction nécessaire d'un document qui contenait des phrases incorrectes. Mais il repousse l'idée que Korbath ait été inspiré par le désir de sauver l'accusé.

Enfin Korbath, à la barre, a déclaré que la correction du document était exigée par des phrases inexactes. Quant à la lettre par laquelle il a couvert Kranz, il l'a écrite parce qu'il lui semblait que les comptes de la Banque des Dépôts étaient nets.

Après quoi le capitaine Lustig a renouvelé ses accusations. On a entendu ensuite le réquisitoire, puis le défenseur de Kranz, puis Kranz lui-même qui a déclaré : « Si je suis condamné, je ferai éclater un scandale dont les journaux autrichiens parleront pendant des semaines. »

C'est sur cette menace que le tribunal a prononcé sa sentence. Kranz est condamné à neuf mois de prison et 20.000 couronnes d'amende ; Freund à neuf mois et 15 couronnes. Les défenseurs font appel.

LA RÉPUBLIQUE DE CUBA entre dans la mêlée

Washington, 6 avril. — Le président de la République de Cuba, M. Menocal, a demandé au Congrès de proclamer l'état de guerre entre la République de Cuba et l'Allemagne.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

Front français

Communiqué de 14 heures. — A l'est et à l'ouest de la Somme, la lutte d'artillerie a été violente dans la région de Dallon-Grugies, sans action d'infanterie. Rencontres de patrouilles à l'est de la Basse Forêt de Concy. Nous avons réalisé de nouveaux progrès au nord de Landricourt.

Dans la région au nord-est de Soissons, une reconnaissance allemande a été prise sous nos feux et dispersée dans le secteur de Chivres.

Au nord-ouest de Berry-au-Bac, grande activité des deux artilleries. Une attaque allemande sur nos positions au sud de la Ville-au-Bois, repoussée par nos grenadiers et nos mitrailleuses, n'a pu aborder nos lignes en aucun point. A l'est de Saigneul, le combat à la grenade a continué à notre avantage.

Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons réussi un coup de main au bois d'Avocourt, exécuté des destructions et rapporté du matériel.

Nuit calme partout ailleurs.

Communiqué de 23 heures. — Actions d'artillerie assez vives au cours de la journée en divers points du front, notamment entre la Somme et l'Oise, au sud de l'Ailette et dans la région au nord-est de Reims.

En Argonne, un coup de main ennemi sur nos tranchées de la vallée de l'Aire a été repoussé après un vif combat.

D'après de nouveaux renseignements, les Allemands ont lancé, dans la journée et dans la nuit d'hier, sept mille cinq cents obus sur Reims. Quinze personnes de la population civile ont été tuées et beaucoup d'autres blessées.

Front belge

Communiqué officiel. — Dans la région de Helles, les batteries belges ont exécuté des tirs réussis sur les travaux ennemis. Activité d'artillerie sur tout le front belge tant de jour que de nuit.

Front italien

Commandement suprême, 7 avril. — Tout le long du front, on signale des actions intermittentes d'artillerie entravées par les mauvais temps qui règnent sur le théâtre des opérations.

Dans l'après-midi du 5 avril, l'ennemi a fait éclater une grosse mine près de notre poste avancé sur le deuxième sommet du Colbricon, sans faire de victimes et sans causer de dégâts.

Sur le Carso, la nuit dernière, au nord de Boscomalo, un de nos petits détachements en reconnaissance a occupé, par surprise un poste avancé de l'ennemi dont la garde a été en partie tuée ou capturée.

Armée d'Orient

Communiqué français du 6 avril. — Aucun événement important sur le front des armées alliées d'Orient.

Contrairement aux assertions du dernier communiqué bulgare, nous n'avons perdu aucune tranchée sur Cervena Stena (ouest de Monastir) et l'attaque que l'ennemi préparait de ce côté n'a même pas pu déboucher devant nos tirs de barrage.

Dans la région entre les lacs nous avons compté plus de deux cents cadavres ennemis sur le terrain.

Communiqué de l'armée britannique de Salonique. — Au cours de la semaine dernière, notre aviation a déployé une grande activité. Les appareils, tant avions qu'hydravions, descendant jusqu'à 400 pieds ont jeté des bombes, à plusieurs reprises sur le parc d'aviation et les dépôts de munitions d'Hudova ; des incendies ont éclaté qui ont causé des dégâts considérables.

Un coup de main tenté contre nos tranchées dans la nuit du 31 mars a échoué ; l'ennemi a subi des pertes.

LA GUERRE AÉRIENNE

Communiqué français de 14 heures. — Dans la nuit du 5 au 6, une des escadrilles a effectué sept sorties et a lancé quatre cent quarante kilogrammes de projectiles sur les établissements ennemis de Damvillers, Spincourt, de la forêt de Man-giennes et du bois de Billy.

phique du département de la guerre et toutes les réserves de la marine et de la milice navale étaient appelées sous les drapeaux.

M. Daniels, secrétaire d'Etat à la marine, vient de lancer un ordre d'entrée en service immédiate de l'ensemble des forces navales de l'Union.

16.000 hommes appartenant aux milices navales et 30.000 gardes-côtes du corps de la marine ont été également convoqués.

La confiscation des navires allemands

Washington, 7 avril. — Environ cent navires marchands allemands se trouvant dans les différents ports seront confisqués. Ils seront payés après la guerre.

Une canonnière explose

Washington, 7 avril. — La canonnière allemande *Cormoran*, qui était internée à l'île de Guam (Iles Mariannes), a fait explosion.

Le *Cormoran*, qui avait refusé de se rendre aux forces américaines, a été détruit par son équipage. Deux sous-officiers allemands et cinq hommes de l'équipage ont été tués par l'explosion. Vingt officiers, douze sous-officiers et trente-deux hommes ont été faits prisonniers.

Arrestations d'espions

New-York, 7 avril. — Les autorités fédérales ont arrêté de nombreux individus qui avaient été mêlés à des complots allemands ; parmi eux se trouvent Paul Koenig, accusé de complicité dans l'affaire du canal de Wellams, qui a été mis en liberté sous caution, et Otto Walpert, directeur des docks de l'Atlas Line.

A San-Francisco, l'ordre a été donné d'arrêter Franz Colp, ancien consul général d'Allemagne et les autres personnes condamnées pour complots contre la neutralité américaine, qui étaient actuellement en liberté sous caution.

Les félicitations des Alliés

Londres, 7 avril. — Le roi George a adressé la dépêche suivante au président Wilson :

Je désire, au nom de l'Empire, vous offrir nos félicitations du fond du cœur à l'occasion de l'entrée des États-Unis d'Amérique dans la guerre pour les grands buts si noblement énoncés dans votre discours au Congrès. Les résultats moraux non moins que matériels de cette déclaration nationale sont incalculables et la civilisation elle-même aura contracté une grande dette envers la décision à laquelle le peuple de la grande République est arrivé au moment de la grande crise de l'histoire du monde.

De leur côté, M. Lloyd George, au nom du gouvernement et du cabinet de guerre britanniques, et M. Asquith ont adressé de vives félicitations au peuple américain pour sa décision de se ranger aux côtés des démocraties de l'Europe contre la tyrannie prussienne : le monde doit être conservé aux peuples libres.

Rome, 7 avril. — Le roi d'Italie a adressé la dépêche suivante à M. Wilson :

L'Europe combattant la lutte suprême a reçu sa consécration la plus solennelle par la décision généreuse et éclairée que sous la sage direction de Votre Excellence le peuple des États-Unis d'Amérique vient de prendre.

L'Italie, fidèle aux principes qui président à sa résurrection nationale et à la conquête de son indépendance, a pris les armes contre les États qui représentent justement la négation de la libre coexistence des nations.

Ces principes mêmes sont la gloire commune de la grande république nord-américaine et de la nation italienne, et la fraternité d'armes qui, en leur non resserrera désormais les deux peuples sera la base inébranlable d'une amitié solide et active et le gage sûr du triomphe qui ne peut pas manquer à ceux qui combattent pour la cause de la civilisation et du droit.

M. Boselli, président du Conseil des ministres, a également envoyé à M. Wilson les félicitations du gouvernement italien.

JUBOL

rééduque l'intestin



Le constipé est méchant, envieux, jaloux, soupçonneux, colérique. Il n'a jamais d'amis et échoue dans ses affaires. L'homme qui prend du Jubol est heureux ; son visage reflète la bonne santé, physique et morale ; c'est un être sain. Son humeur enjouée, sa réputation de bon vivant et de brave homme ont attiré la sympathie de tous et l'estime générale. Il réussit dans la vie et tout le monde a confiance en lui et en sa destinée.

L'OPINION MÉDICALE :

Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans le croquer de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui tirent ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même, et malades fela, l'exactitude de ce qui précède chez ses malades.

Prof. Paul Suard.

Ancien prof. agrégé aux Ecoles de Médecine navale, Ancien médecin des Hôpitaux. Toutes pharmacies et aux Etablissements Chatain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte, 1 fr. 50 ; la cure intégrale (16 boîtes), 30 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme



Longez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Comme une fleur, par la GYRALDOSE

L'OPINION MÉDICALE : « La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rival dans tout ce qui existe et a été préconisée jusqu'ici ; il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. »

D'AGUE, de la Faculté de Médecine de Bordeaux. Toutes pharmacies et Etablissements Chatain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte franco, 4 fr. 50 ; la double boîte, 8 francs.

Au cours du bombardement dirigé hier par l'ennemi sur la ville de Reims, plusieurs incendies se sont déclarés. Une dizaine de personnes de la population civile, dont trois femmes, ont été tuées.

Des avions allemands ont lancé, cette nuit, plusieurs bombes sur la région de Nancy ; ni pertes, ni dégâts.

LA NOUVELLE RUSSIE devant la menace étrangère

Pétrograd, 6 avril. — Le conseil exécutif des délégués des ouvriers et des militaires, après s'être élevé contre tout ce qui peut désorganiser l'armée, a pris, à la suite de longs débats, une résolution affirmant que le gouvernement provisoire doit déclarer à tous les peuples que la Russie mènera la guerre seulement pour sa défense et que l'Allemagne et l'Autriche n'auront pas déclaré qu'elles n'aspirent à aucune conquête et consentent à débattre les conditions de paix sans annexion de territoire, ni paiement de contribution de guerre.

Le départ des troupes qui ont quitté Moscou pour le front, depuis la révolution, a donné lieu à d'émouvantes manifestations.

LA SITUATION EN GRÈCE

Salonique, 7 avril. — On signale d'Athènes que des rixes se sont produites entre venizelistes et antivenizelistes.

Les journaux royalistes sont furieux de la réapparition de l'*Hestia* et de l'*Ethnos*, organes venizelistes.

Un rédacteur d'un journal très impartial, mais favorable à l'Entente, a été maltraité par deux individus aux gages des germanophiles.

Vieilles boîtes, vieilles douilles

Est-il vrai qu'à Rennes on laisse pourrir une énorme quantité de caisses vides qui, depuis leur retour du front, soit depuis plus d'un an, sont exposées aux intempéries ?

Ces caisses à munitions, modèle 1901, pour 9 cartouches de 75, ont coûté environ 15 francs pièce et représentent par conséquent une très grosse somme. On aurait donc dû, ou les remettre en service si elles étaient encore bonnes, ou les réparer ou en vendre le bois si elles n'étaient plus utilisables. On a préféré les emplier en plein air et commander des caisses neuves à l'industrie et aux arsenaux.

Est-il vrai, d'autre part, que, non loin de ces caisses d'emballage, à l'arsenal de Rennes, on puisse voir le produit emballé, en l'espèce des douilles de 75, également renvoyées du front, et qui attendent toujours leur réfection, parce que l'arsenal n'est pas encore outillé pour ce travail ?

Il serait à désirer qu'un contrôleur aille voir sur place si les faits énoncés sont exacts.

OUI... MAIS...
RIBBY
HABILLE MIEUX
LES DAMES ET LES MESSIEURS
18, Boulevard Poissonnière
OUVERT LE DIMANCHE

Plaies, Brûlures
GOMENOL
ONGUENT-GOMENOL ou (Le tube : 3 francs)
OLEO-GOMENOL à 33 % (Impôt en sus)
Dans toutes les bonnes pharmacies. — Renseignements et échantillons : 17, rue Ambroise-Thomas, Paris.

ÉCOLE
ROYAL
Sténo-graphie Dactylo-graphie
Cours - Leçons particulières
Enseignement sur place et par correspondance
Préparation aux Examens
Prix à forfait et au mois
Programme sur demande Placement gratuit des élèves
34, Rue de Provence - PARIS
Téléph. Trud. 61-75

EXIGEZ PARTOUT
LION NOIR
CIRAGE - CRÈME
La Grande MARQUE FRANÇAISE
Ferdinand George 91 Grande Rue MONTROUGE